

il pourvut largement." Et sa fondation fut solide et complète. Il faut aussi remarquer la part extraordinaire que la femme française prit dans l'organisation et l'établissement de cette colonie organisée comme nulle autre ne le fut, en Amérique. Il y eut Marguerite Bourgeoys, Jeanne Mance, la Mère Marie de l'Incarnation; mais il y eut aussi "la femme inconnue, l'épouse constante, fidèle et courageuse, l'héroïne anonyme, qui combattit la nostalgie française du colon loin de sa terre natale, le soutint, l'appuya et mit un parfum d'idéal dans le travail de tous les jours, sur le champ où germait la moisson. C'est elle, cette femme, qui fut la grande missionnaire de l'âme française sur le sol canadien. Et si le Canada est encore français, c'est à nos mères que nous le devons." (Vifs applaudissements).

La colonie fut bien fondée, l'individu était sain, il se groupa bientôt avec ses frères dans des paroisses. Et celle-ci fut la cellule sociale essentielle de la colonie; c'est elle qui a maintenu le caractère social du peuple canadien-français. Ce qu'il y a de remarquable, chez le Canadien d'origine française, c'est qu'il a gardé partout, même quand il a voulu l'abandonner, son caractère distinct. Et il le doit à une seule institution sociale, qui l'a groupé, à la paroisse, qui n'a jamais changé. Elle fut un asile, un phare de lumière, en temps de tempête; elle a été le foyer, le centre du ralliement.

M. Bourassa dégage deux leçons de ceci: le Canadien gardera son entité nationale s'il se souvient de sa foi et de son attachement à la terre; et il doit se souvenir qu'il restera d'autant meilleur qu'il restera rural, colonisateur, agriculteur, qu'il n'ira pas s'entasser dans les villes, et qu'il ne donnera à celles-ci que le trop plein de ses forces. C'est ce qu'il a souvent fait, et c'est ce qui explique que la plupart de ceux qui ont le mieux réussi dans les affaires et dans les professions libérales, chez les Canadiens-français, ce sont des fils d'*habitants*.

Consignons encore cet appel au clergé éducateur auquel il demande de continuer son rôle en le perfectionnant. Il désire qu'il donne un enseignement national, progressif, courageux, de l'histoire canadienne, des fautes et des gloires du passé, des crimes et des trahisons comme des triomphes nationaux. Comme l'Eglise n'a pas peur de la vérité, ainsi que le disait Léon XIII, le Canadien-français non plus ne doit pas avoir peur de la vérité, ni le clergé ne doit craindre de l'enseigner. Que le clergé forme la jeunesse véritablement, qu'il lui enseigne le sentiment du devoir, social et personnel, le devoir de la dignité, le devoir envers la patrie, envers les autres, qu'il lui apprenne la charité chrétienne, non pas seulement la dévotion, mais la religion vraie et vécue, qu'il fasse des écoliers et des jeunes gens de jeunes catholiques préoccupés des questions sociales, publiques et patriotiques.

Enfin, M. Bourassa s'adresse aux femmes, nombreuses dans l'as-